

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Steven? Connais pas!**  
*Steven le Hérault* de Victor-Lévy Beaulieu

André Vanasse

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40133ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1985). Compte rendu de [Steven? Connais pas! *Steven le Hérault* de Victor-Lévy Beaulieu]. *Lettres québécoises*, (40), 20–21.



# Steven? Connais pas!

## Steven le Hérault

de Victor-Lévy Beaulieu

Que de désespérance chez ce si pauvre Abel qui, après s'être attelé pendant quinze ans à la rédaction de *la vraie saga des Beauchemin* doit, à son corps défendant, déclarer forfait au moment d'entreprendre *Le Grand Livre*. Car Pa Beauchemin s'est désisté. Et voilà qu'un rêve si longtemps caressé s'écroule comme un ridicule château de cartes. C'est à en pleurer. Et Abel se laisse effectivement aller au découragement devant ce lamentable échec. L'essentiel de sa vie qui fout le camp. Et le reste à l'avenant: la solitude (il n'est plus question ni de Judith ni de ses deux filles dans ce dernier roman), la vente de sa maison d'éditions, la fatigue, la maladie, la déchéance en somme dans un appartement de la rue Notre-Dame où est venue s'échouer, en même temps que lui, Olga la paumée, danseuse dans un club de la rue Saint-Laurent, juive, plutôt laide, cocaïnomanne et sombrant à tout moment dans l'enfer du rêve. Entre eux deux, des amours de noyés, Olga s'enroulant désespérée autour du corps d'Abel lui-même vidé de son énergie.

À vrai dire Abel n'a plus le goût de rien. Tout s'est éteint quand il a compris que l'appel lancé à Pa resterait à tout jamais lettre morte. Ce texte sacré, ce Grand Livre, ce Graal auquel Abel croyait avoir droit après vingt ans d'errements, voici qu'il se dérobe sous ses doigts et que toute sa quête est remise en question. «J'ai écrit vingt-cinq livres et c'était à peine des coups de griffe pour défigurer le silence» dit-il désabusé à la vue du vide qu'il a créé. «Au fond, j'ai jamais voulu devenir quoi que ce soit. Au fond, la vie m'a jamais vraiment intéressé» (p. 139).



Photo: Athé

Et Abel, dérisoire dans ses multiples déguisements (ceux d'Hitler, de Confucius, de Dracula ou de Jésus-Christ mais se travestissant aussi, se barbouillant la face et les yeux de rouge à lèvres et de rimmel) se laisse entraîner sur la pente du désespoir, n'ayant plus d'identité, «décidé de rester à l'extérieur, de parler, d'agir, non pas de son corps mais d'ailleurs» (p. 126), n'étant retenu à la terre que par un fil plutôt gros par moments: le bout de sa queue! Pour tout dire, Abel passe le plus clair de son temps dans un club de la rue Saint-Laurent à zyeuter les danseuses nues, lubriques dans leurs danses lascives, à zyeuter aussi et surtout Olga, loque lumineuse, folle attachante, noeud pervers. Quand il lui arrive de perdre complètement les pédales, de s'égarer dans le désert poudreux de la co-

caïne, elle demande alors à Abel de l'enfiler par l'anus sous l'oeil ébahi des autres danseuses. Abel s'exécute sans mot dire puisque, selon sa formule, il veut «être en mesure de répondre à tout sans être touché par rien» (p. 126).

Mais vers quoi le mène toute cette mascarade sinon nulle part? Abel le sait, bien qu'il ne puisse rien faire, la situation lui paraissant sans issue: Pa ne lui pardonnera jamais d'avoir montré à la face de tous les Québécois mais surtout à celle des gens de Trois-Pistoles et de Saint-Jean de Dieu, les dessous peu reluisants de sa propre famille, «à la télévision, dans un programme qui a duré trois ans, où c'est qu'on était là tout le monde, à commencer par moi, Mam, l'oncle Phil pis Jos!» (p. 71). Et Pa, furieux, d'enchaîner: «Quand j'allais travailler à l'hôpital après son programme, de quoi vous pensez que j'avais l'air? D'un épais, simonaque! Même au magasin de fer, je pouvais pas y aller sans me faire écoeurer!» (p. 71).

Mais le pire aux yeux de Pa, et c'est sans doute cet épisode qui l'a rendu fou, c'est qu'Abel s'est permis de commettre le crime impardonnable de faire mourir sa mère: «— Rendez-vous compte de ça: il l'a fait mourir dans la télévision! Et il l'a enterrée aux Trois-Pistoles, juste à côté de la tombe de mon père, avec son nom dessus, et Mam à côté! Il a fait ça! Il a fait ça! Il a fait mourir Mam!» (p. 72).

C'est à partir de ce moment que Pa Beauchemin s'est mis à croire que le Christ arriverait plus tôt que prévu (à l'été sans doute) et qu'il était plus conforme de l'accueillir en tenue estivale, c'est-à-dire en décorant un palmier de plastique à la manière d'un arbre de Noël. Folie

douce et moins effrayante que l'autre car Pa Beauchemin, quand il ne rêve pas à la venue prochaine du Christ, s'isole, neurasthénique, pour y empailler les grands oiseaux noirs de la mort. Tout s'est déglingué chez lui et Abel sait qu'il ne pourra pas entreprendre la rédaction de son *Livre* parce que «c'est seulement avec la plus haute autorité, c'est-à-dire Pa, que ça pourrait être possible» (p. 281).

Mais il n'y a pas qu'Abel dans ce roman car *Steven le Hérault* raconte un drame familial. C'est un retour à *Race de monde* qui en avait amorcé le cycle. Plusieurs des membres de la famille sont convoqués: Pa, Mam mais aussi l'oncle Phil de même que Steven et Gabriella, sa sœur, avec laquelle il a vécu pendant quinze ans à Paris entretenant avec elle une constante et belle relation incestueuse. Mais le choc du retour est brutal: Abel, Steven et Gabriella le voient bien, a tout détruit à cause de sa frénésie d'écriture et, Méphisto, il les plonge en plus dans une aventure qui ressemble à la fin à un tragique roman policier. Steven, pris au piège, entraîne à sa suite Pa et Phil afin de retrouver Abel qui, par malice (mais aussi dans un geste ultime et désespéré qui lui procurera la mort), les fait courir jusqu'à Drummondville dans la Dodge fumeuse de Pa Beauchemin.

Poursuite donc, thriller où Victor-Lévy Beaulieu excelle peu. Car dès l'instant où il sort de lui-même, son écriture, comme frappée d'interdit, se fige, s'inanime. Bizarrement, le moi d'Abel n'est jamais haïssable alors que celui des autres personnages semblent l'être! Chose certaine, le début du roman, les chapitres qui concernent Steven et Gabriella de même que ceux qui racontent le triste état de l'oncle Phil me paraissent de peu d'intérêt si on les compare à ceux où Abel se met à nu devant nous.

Ainsi tout se passe comme si Victor-Lévy Beaulieu était incapable d'entrer véritablement dans la peau de l'autre à moins que celle-ci soit collée à la sienne. Et la beauté du roman doit beaucoup moins au héros en titre qu'à Abel lui-même le *filz rebelle de la Bible* «qui n'écoute ni son père ni sa mère» (p. 115), qui «s'empiffre et [qui] boit», qui fait la honte de ses père et mère et qui, à cause de cela, mérite d'être lapidé. Telle est du moins la prescription de *la Bible* pour punir ce mauvais fils. Mais Abel rétorque: «Il fallait bien que je leur apporte la folie,



pour que je me sauve de la mienne» (p. 139).

Mais s'en est-il véritablement sauvé? Cela n'est pas sûr puisque, vibrant aux cordes tendues de son père, Abel en vient (à tort ou à raison, il est difficile de le dire) à croire qu'il est précisément le Christ qu'attend fébrilement son père.

Voilà pourquoi il se réfugie dans un motel de Drummondville où, déguisé en Christ (couronne d'épines incluse dans la panoplie!), il attend, bras en croix que Steven, Pa et l'oncle Phil frappe à la porte, l'ouvre après un temps d'attente alors qu'au même moment une flèche, venue d'une arbalète achetée en Bretagne à l'époque où il essayait de retrouver les traces de ceux qui furent ses ancêtres, lui transperce le coeur de part à part.

Tel est le scénario imaginé par Abel au moment où se clôt le roman. Auparavant il aura vécu, comme Jos avec Marie (cf. *Jos Connaissant*), une incontestable relation incestueuse avec la «grosse fille graisseuse» de sorte qu'à la fin «Mam était par-dessus lui» (p. 274) alors qu'heureux, ayant enfin osé ce qu'il n'avait jamais osé avec personne d'autres («il se mit à uriner, et il se mit à déféquer, et aucune honte ne l'habitait» p. 273), il découvre le bonheur de la totale régression, l'ultime satisfaction de n'être «plus que tripes ouvertes, que viscères et sang chaud, [...] là où la pisse sentait bon, et la défécation aussi» (p. 273).

Peut-être est-ce là le lien secret qui l'unit à Steven lui aussi incestueux non seulement avec Gabriella mais aussi avec sa mère (tout comme Jos du reste).

Ainsi donc l'inceste traverse de part en part *Steven le Hérault* et si ce roman nous apprend quelque chose c'est que, malgré vingt-cinq livres, Victor-Lévy Beaulieu n'a jamais réussi à se défaire de l'emprise familiale qui l'enserme, l'étouffe et l'assassine. La famille, tel un Moloch, tente à tout coup de l'avaloir («Tout m'avale» dit Abel-Ducharme dès la première ligne de son manuscrit). Le *filz rebelle* résiste mais il est et restera irrémédiablement traumatisé à la vue de la gueule de feu. Et c'est ce que dit et redit sans cesse de texte en texte un Victor-Lévy Beaulieu incapable de freiner une représentation qui n'aura de cesse que dans le silence de l'écriture.

Quant à Steven, pâle copie de Stephen Hero, Alias Stephen Daedalus (voir à ce sujet la genèse du *Portrait of the artist as a young man* de James Joyce) il ne fait pas le poids, pas plus que Phil à qui Victor-Lévy Beaulieu a voulu donner vie et forme. Cela est un peu malheureux puisque le roman ne nous accroche qu'à partir du moment où Abel, toujours lui-même mais toujours autre, entre sur scène pour nous présenter le spectacle dérisoire de sa déchéance. □